

**BULLETIN D'INFORMATION****Numéro spécial 73****Décembre 2004****Hommage****à****Jacqueline Lévi-Valensi****(1932-2004)**

Jacqueline Lévi-Valensi, fondatrice et présidente de la Société des Etudes Camusiennes, notre chaleureuse amie, est décédée le jeudi 11 novembre 2004, après plus de deux années de lutte contre la maladie.

Nous reproduisons ci-après le texte du dernier interview donné par elle au Journal « Mayan » en septembre 2003, qui nous révèle son parcours et nous la rend plus proche encore., ainsi que les témoignages d'un certain nombre de ses amis, membres de notre Société.

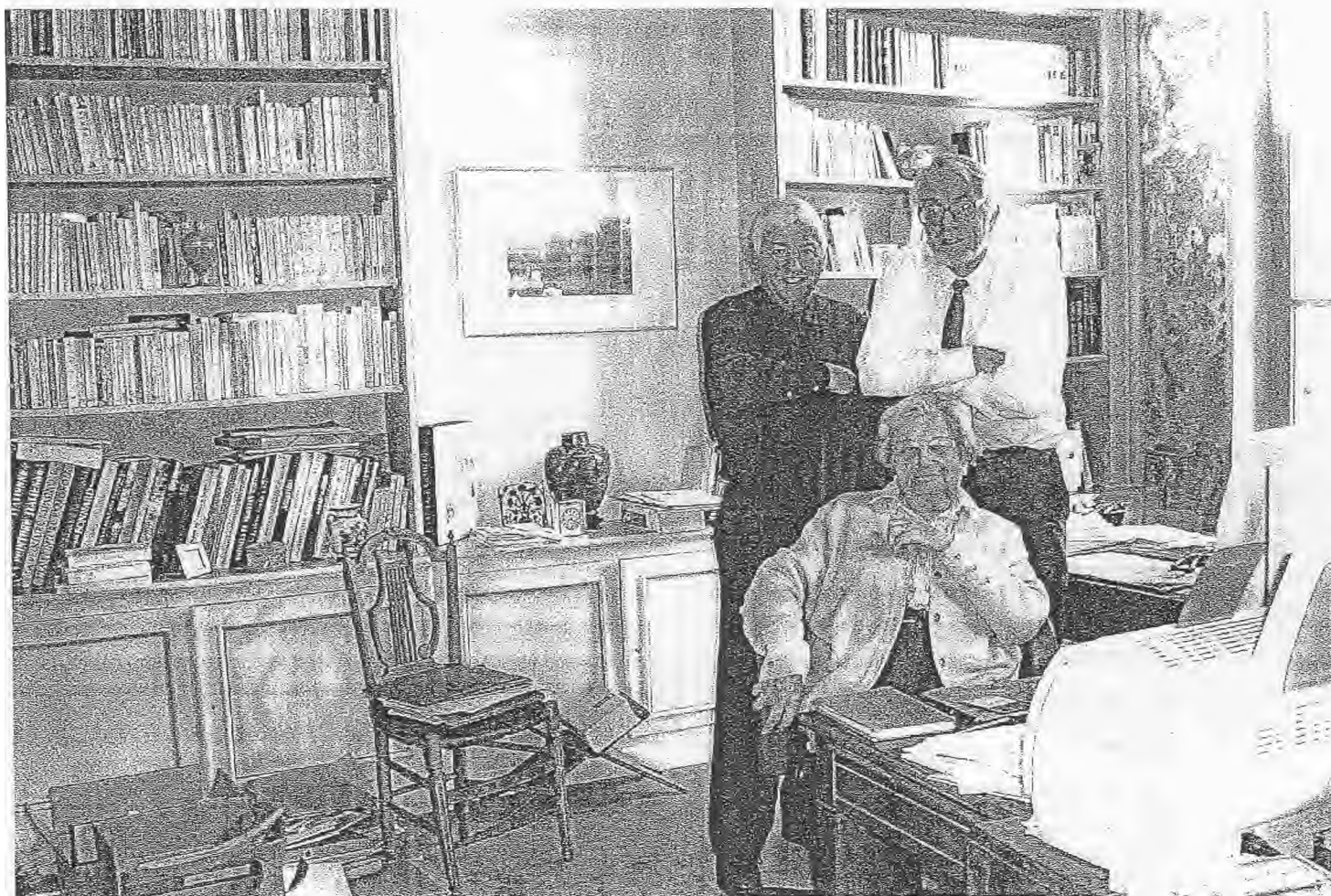
Les photos ci-dessous ont été prises, la première lors d'une Assemblée Générale, dans les locaux de l'IMEC, à Paris, la seconde à Amiens au domicile de Jacqueline.



Jacqueline Lévi-Valensi

Pierre Le Baut

Paul-f. Smets



Raymond Gay-Crosier Maurice Weyembergh  
Jacqueline Lévi-Valensi

## Interview de Jacqueline Levi Valensi

Jacqueline Levi Valensi est professeur émérite de l'Université de Picardie Jules Vernes à Amiens. Doyen honoraire de la Faculté de Lettres. Présidente de la Société des Etudes Camusiennes, elle a publié de nombreux ouvrages sur l'œuvre littéraire, philosophique et journalistique d'Albert Camus. Sa récente compilation de textes commentés (avec Antoine Garapon et Denis Salas) sous le titre *Réflexions sur le terrorisme* (Nicolas Philippe Editeur) est d'une brûlante actualité. Elle vient également de publier les articles de Camus parus dans *Combat* entre 1944 et 1947, "Camus à Combat" aux éditions Gallimard. Enfin, elle dirige actuellement une équipe qui doit proposer une nouvelle édition des œuvres complètes de Camus dans la Pléiade en quatre volumes. Un autre thème privilégié de ses recherches est consacré à la littérature après la Shoah avec notamment sa participation au colloque de Cerisy organisé sur ce thème en 1998.

**Jacqueline Levi Valensi, pouvez-vous nous raconter vos premiers contacts avec le judaïsme ?**

C'est une histoire finalement assez banale. Je suis née à Paris dans une famille ashkénaze originaire d'Ukraine et de Lituanie. Ma famille était pratiquante, mon père avait fait l'école rabbinique. Mon père nous avait appris le Shemah que nous récitons tous les jours et encore maintenant je ne peux réciter cette prière qu'avec son accent purement ashkénaze. Chose exceptionnelle à l'époque, très marquée par la bar-mitsva de mon frère, il était prévu que je célèbre également ma majorité religieuse mais les événements ne l'ont bien sûr pas permis. Mes parents et mon frère ont été déportés en 1942 alors que nous tentions de passer la ligne de démarcation vers la zone libre. Ma mère a supplié l'officier allemand qui nous avait arrêtés de me laisser partir, j'avais alors 10 ans. De retour à Paris, j'ai d'abord été recueillie pendant un an par des membres de ma famille éloignée et je fréquentais l'école Lucien de Hirsch que j'ai finalement quittée pour rejoindre un de mes oncles et sa famille dans le Berry. Mon oncle était médecin et nous étions logés à cinq dans un deux pièces sans eau avec un confort minimal. L'ensemble des habitants du village savait que nous étions juifs mais tout le monde nous

protégeait, nous prévenant à chaque fois que des allemands s'approchaient. Tout au long de cette période, n'ayant pas de papiers, je n'allais pas à l'école et bien que j'aie suivi peu ou prou pourtant des cours par correspondance, lors de mon retour à Paris, après la libération de Paris, je suis finalement entrée en sixième alors que j'avais passé l'examen d'entrée dès 42, portant alors l'étoile juive. Comme élève de 6ème je lisais déjà beaucoup, je dévorais. L'atmosphère à l'époque concernant les juifs était l'absence totale de référence à la Shoah. Seule la déportation politique était alors reconnue, y compris dans les articles comme ceux de *Combat*. La vie quotidienne dans l'immédiate après-guerre était très difficile et la population française plus préoccupée par la possibilité d'existence matérielle que par le questionnement sur le sort des populations juives.

En 1946, j'ai été accueillie par un autre de mes oncles, toujours frère de ma mère, qui n'avait pas d'enfant. Marchand de meubles de profession, je lui dois de m'avoir laissé le choix le plus total dans l'orientation que je choisis pour mes études après mon baccalauréat en 1950. Je commençai alors à la Sorbonne une licence de Lettres Classiques et je profitai de mon temps laissé libre par cette première année pour débiter l'apprentissage de l'hébreu moderne aux langues O.

**Quels ont été vos premiers contacts avec Israël ?**

En 1951, je rejoignis l'Union des Etudiants Juifs de France et partis pour la première fois en Israël en bateau. Je me souviens encore d'un office de shabbat célébré sur le pont, tourné vers Jérusalem, c'est à dire vers la pointe du bateau et de l'émotion qui m'a alors envahie. C'était une période très exaltée, un nouvel espoir pour les juifs, après la guerre. C'est vraiment à ce moment-là, que m'est venue l'idée de retourner en Israël pour m'y installer dès l'obtention de ma licence, comme enseignante.

De retour en France, je repris mes études et obtins le diplôme d'études supérieures, sur Gérard de Nerval, puis le CAPES. Nommée à Laon en Picardie, je préparais en même temps l'agrégation. Agrégée, j'hésitais comme lieu d'exercice entre Israël et Alger : en effet, je restais toujours profondément attachée à Israël, probablement dans une continuité

L'INTERVIEW

## L' INTERVIEW

6

affective par rapport à mon enfance et à l'émotion que j'y avais ressentie lors de mon premier séjour avec l'UEJF mais j'étais également attirée par Alger, comme vers une expérience pragmatique d'un engagement politique qui avait commencé au cours de mes études lors de mon adhésion à l'Unef. Ces deux opportunités satisfaisaient de toute façon pour moi mon désir de nouveauté et je choisis finalement Alger, plus pour des raisons de simplicité administrative que par choix véritablement délibéré.

**Et Alger, quelle place occupe cette ville dans votre vie ?**

Alger sera un lieu déterminant pour moi : c'est là que j'ai rencontré mon futur époux qui me soutiendra et m'encouragera à poursuivre des études supérieures. Puis, après avoir enseigné au lycée Fromentin d'Alger, j'ai débuté comme assistante en coopération en 1962 à la faculté des lettres d'Alger. J'ai ensuite entrepris une thèse d'état " Genèse de l'œuvre romanesque d'Albert Camus " sous la direction de Marie Jeanne Dury et Michel Raimond) et me suis alors engagée sur le chemin de Camus, après avoir pourtant hésité entre des sujets aussi différents que le latin, Nerval ou encore Eluard.

**Comment voyiez-vous le judaïsme Algérois ?**

Cela a été une totale découverte pour moi ! Disons qu'il y avait une pratique familiale et communautaire plus importante, très liée à l'identité sociale. Le plus étonnant pour moi a été la composition sociologique de cette communauté : comme partout, il y avait des notables, de commerçants, des professions libérales, mais aussi des petits fonctionnaires : Agents des postes, agents de police, ce n'était pas le cas en France métropolitaine ! Les rabbins étaient aussi ouverts à l'époque qu'ils l'étaient à Paris, bien différents de ce qu'ils sont devenus. Disons qu'il était plus pratiquant mais aussi plus lié à une identité sociale. De toute façon, je suis plus croyante que mon mari pour qui le judaïsme se rattache aussi à une série de liens familiaux et amicaux. Mais cette expérience n'a finalement pas été très longue, puisqu'en 1965 nous avons été nommés tous les deux à l'Université d'Amiens, mon mari comme professeur agrégé de médecine et moi-même comme assistante à la faculté des lettres.

**Vous vous êtes donc bien intégrés à Amiens ?**

Je me suis bien intégrée à la faculté et j'y ai fait toute ma carrière. J'en ai été le doyen pendant huit ans, jusqu'à ma retraite. Cela a été beaucoup plus compliqué pour mon mari que pour moi. Dans le milieu médical de province, il n'était pas facile alors d'être juif, pied-noir et de gauche. Pour ma part, j'évoluais dans un milieu beaucoup plus ouvert. C'était le bon temps où nous pouvions militer au SNESUP... Mais la recherche n'a pas été ma seule préoccupation. J'ai créé un enseignement de théâtre, et même une filière de " Lettres appliquées ". J'ai donc eu le plaisir de former de nombreux étudiants devenus enseignants et de diriger des thèses sur la littérature française au 20ème siècle.

**Comment ont évolué vos rapports avec la communauté juive d'Amiens ?**

Je voudrais d'abord dire qu'il y a dans cette communauté, quelles que soient les différences d'approche du judaïsme par ses membres, non seulement une très grande convivialité mais surtout une grande solidarité, voire plus même, une affection sincère que j'ai toujours ressentie. En 1998, j'en suis devenue vice-présidente. J'ai alors essayé d'insuffler l'idée d'un judaïsme dans le siècle, ouvert aux rapports entre hommes et femmes. Mais je me suis vite heurtée à des personnes aux conceptions plus orthodoxes, opposées par exemple au mélange des hommes et des femmes durant l'office. Le rabbin voulait installer à la demande pressante des responsables du séminaire une barrière. Nous avons transigé en installant à titre de séparation quelques plantes vertes symboliques...Malheureusement, à Amiens, les plus assidus aux offices sont souvent les moins libéraux ! Cependant, l'une des caractéristiques de cette communauté est d'avoir des contacts fructueux avec les chrétiens et les musulmans. Amiens est, je crois, l'une des rares villes où un office œcuménique pour la paix a lieu chaque année depuis la première guerre du Golfe.

**Comment alors avez-vous connu la Communauté Juive Libérale ?**

Nous avons pendant quelques années tenté de rejoindre une communauté libérale parisienne.

Chacune ne nous convenait qu'en partie. Puis tout s'est enlencché à partir de la naissance de notre petite-fille, Mina, dont la mère n'est pas juive. Pauline Bebe a été la première à nous accueillir et a accepté sa nomination. Ensuite, nous avons été à l'office de Kippour qui nous a marqués par son caractère recueilli sans être trop solennel. Tout est respecté sur le plan du rite mais vécu de l'intérieur. Cette solennité n'est pas organisée - le public chante davantage que dans un office traditionnel, on n'entend pas des gens qui discutent de tous cotés et nous avons apprécié que l'office s'ouvre sur le Kol-Nidrei de Max Bruch (ce compositeur -1838-1920- a composé en 1881 sur le kol Nidrei traditionnel un adagio pour violoncelle avec orchestre et harpe, Op. 47)

**Une femme rabbin ça ne vous a jamais gêné ?**

Bien au contraire, j'ai même été très émue lorsque le jour de Kippour j'ai vu Pauline Bebe sortir la Thora dans ses bras, ses petites filles la suivant derrière.

**Venons-en maintenant à l'un de vos sujets favoris, l'œuvre de Camus. En tout premier lieu, pourquoi Camus ? A l'époque, comment le choix s'est-il fait ? Comment s'est-il imposé ?**

A Alger cela m'a paru évident. Mais il y avait sans doute une autre raison dont je n'ai pris conscience que beaucoup plus récemment, lors de la soutenance de ma thèse en 1981. Je relisais alors " Les Carnets " et notamment un passage où il relate une discussion avec David Rousset, déporté politique (" L'univers concentrationnaire " Editions de Minuit), un des premiers à avoir écrit sur l'expérience concentrationnaire. Camus décrit le sentiment intérieur qui le traverse au cours de cet échange en ces termes : " Ce qui me ferme la bouche c'est que je n'ai pas été déporté. Mais quel cri, j'étouffe en écrivant ceci. ". Et évidemment, en relisant cette phrase en 1981, j'ai réalisé à quel point ce cri étouffé de Camus est également le mien.

**En quoi sa pensée vous semble importante aujourd'hui ?**

Camus n'est pas juif. Il est né en 1913 à Mondovi (Algérie) et a vécu par deux fois les violences de l'histoire à travers les deux guerres mondiales. Son père, Lucien Camus

est mobilisé pendant la première guerre mondiale et meurt lors de la Bataille de la Marne. Sa mère s'installe alors dans un des quartiers pauvres d'Alger, Belfcourt, où Albert Camus grandit.

Il a milité pour l'Espagne Républicaine, dénoncé, dès 1939, la " violence coloniale en Algérie ", participé, en France, à la Résistance. Mort en 1960, il n'a pas envisagé l'indépendance de l'Algérie. Il ne voyait qu'une solution fédérale où la reconnaissance de l'Autre, des deux communautés les aurait amenés à cohabiter sur la même terre. Mais les problèmes qu'il étudie sont encore terriblement d'actualité pour nous, par exemple en 1944, lorsqu'il affirme qu'il ne faudrait pas que le libéralisme économique devienne une sorte de libéralisme à tous crins en politique, effaçant alors le rôle de l'Etat. Une telle réflexion l'amène nécessairement à étudier le terrorisme dans le cadre d'une pensée du politique et non d'une simple pensée politique. Mettre en rapport morale et politique ne consiste pas pour Camus à être une " belle âme ", comme l'écrivent ses détracteurs, mais à questionner l'action. Il ne refuse pas l'histoire, mais refuse de la sacrifier : on se fait homme par et dans l'histoire mais pas pour (comme le soutenait Sartre) : l'histoire n'est pas une finalité...

**Ceci pose la question de la finalité en politique. Est-ce que la fin justifie les moyens ?**

Camus était déchiré par le drame Algérien. Mais il n'y a rien pour lui qui légitime les moyens. La violence, dit-il, est à la fois " inévitable " et " inacceptable " et il faut lui garder son caractère exceptionnel, poser des limites, refuser " les noces sanglantes du terrorisme et de la répression ", le mysticisme sacrificiel du terrorisme ainsi que le terrorisme d'Etat, tout aussi catastrophique. Sa pensée est celle de la tension entre les extrêmes, inquiète que, de part et d'autre, les éléments les plus fanatisés entraînent dans l'escalade de la violence les esprits modérés.

**Vous avez publié Camus et le terrorisme, quel rapport avec l'actualité récente ?**

La pensée de Camus sur la violence et le terrorisme prend toute sa valeur à la lumière de l'actualité internationale récente, que ce soit dans le cadre du conflit israélo-palestinien ou dans celui qui oppose Al-Qaïda au monde occidental et plus particulièrement les Etats

## L'INTERVIEW

8

Unis d'Amérique.

C'est au cours de la deuxième Intifada et après le 11 septembre 2001 que l'idée du livre a germé et qu'il a été réalisé avec Denis Salas et Antoine Garapon, proposé d'ailleurs par ce dernier à la suite d'un séminaire sur la Philosophie de la Guerre et de la Paix.

Jusqu'alors, les textes que j'avais publiés étaient purement littéraires. Antoine Garapon et Denis Salas ont apporté la réflexion sur la loi et la légitimité et moi-même les textes de Camus illustrant la dialectique entre répression et terrorisme à l'œuvre dans l'actualité.

**En même temps que " Les Réflexions sur le terrorisme " (Nicolas Philippe Editeur), paraissait " Camus à Combat " (Gallimard, 2002). Abordez-vous là une face totalement différente de l'œuvre de Camus ?**

L'œuvre de Camus est diverse et si j'ai abordé en majeure partie son aspect littéraire à travers l'étude des textes, Camus en tant que journaliste ne peut être dissocié de l'écrivain, du politique et du philosophe ou de l'homme de théâtre. C'est un peu cela qui m'avait conduit à publier en 1978 avec mon ami André Abbou un recueil présenté et commenté de ses articles dans Alger Républicain (Fragments d'un Combat, 1938-1940, Alger Républicain, Cahiers Albert Camus 3, Gallimard) qui relate une partie de l'histoire de l'Algérie coloniale d'avant la deuxième guerre mondiale. Misère de la Kabylie est l'exemple même de Camus journaliste engagé qui interpelle les responsables de la misère et de l'injustice.

Camus à Combat (Gallimard 2002, Cahiers Albert Camus 8) est un aspect un peu différent de l'œuvre journalistique. Il s'agit là en quelque sorte du témoignage d'un combat de Camus pour ses idéaux de la résistance. Albert Camus est le rédacteur en chef du journal lorsqu'il paraît librement, et l'un de ses éditorialistes du 21 août 1944 au 3 juin 1947. Il ne signe pas tous ses articles et le travail d'identification de ses textes a été difficile. Au total, c'est 165 articles signés ou authentifiés ou légitimement attribuables qui sont présentés et annotés.

Dans ces articles Camus aborde de très nombreux sujets : politique intérieure, grands débats sociaux, idéologiques ou constitutionnels, droits, devoirs et rôles d'une nouvelle presse, politique coloniale, politique extérieure ainsi que les problèmes

de l'épuration, qui donneront d'ailleurs lieu à une retentissante polémique avec François Mauriac dans le Figaro.

Il faut noter que l'exigence morale est toujours présente dans sa pensée et qu'il sera le seul de toute la presse à protester contre les conséquences catastrophiques pour l'humanité de l'envoi de la Bombe atomique sur Hiroshima en août 1945.

**Votre thèse portait sur la genèse de l'œuvre romanesque de Camus ? Qu'est ce qui pour vous caractérise Camus romancier ?**

La présence du réel en même temps que la visée humaniste et la dimension mythique : mythe de l'absurdité dans L'Étranger, mythe de la solidarité dans La Peste, mythe de la fondation avec Le Premier Homme.

**L'un de vos autres centres d'intérêt a été la littérature après la Shoah. Est ce votre expérience personnelle qui vous a conduit à ce type d'études ?**

La Shoah est non seulement un fait qui concerne l'humanité toute entière mais pour moi une blessure personnelle. Pendant longtemps il m'a été impossible d'en parler, même à travers la littérature puis j'y suis venue par l'intermédiaire de Perec, Wiesel, Modiano, et Semprun. Je fais d'ailleurs partie de l'association de Serge Klarsfeld des Fils et Filles de déportés de France que je représente à Amiens où je fais tous les ans le discours à l'occasion de la commémoration de la rafle du Vel d'Hiv.

**Pour revenir au judaïsme mais sans quitter Camus, la fréquentation de ce dernier a-t-elle influencé votre vision du judaïsme ?**

Ce n'est pas une question facile mais je peux sans doute dire que Camus est pour moi une leçon d'humanisme qui a peut être renforcé mon goût et mon désir d'un judaïsme tolérant, libéral et ouvert aux réalités contemporaines : Camus aide à vivre mais ce n'est ni un maître à penser ni un donneur de leçons.

**Propos recueillis par MYRIAM ZILBERMAN et YANKEL FIJALKOW**

## Jean Daniel

*Le Nouvel Observateur — novembre 2004 — Post-scriptum à l'éditorial de Jean Daniel :*

«P.-S. : Je reviendrai sur la disparition de Jacqueline Lévi-Valensi, cette femme entre toutes admirable. Le monde entier la connaît parce qu'il y a partout des Sociétés d'Etudes camusiennes et qu'elle était elle-même la présidente de leur section française. Son enjouement et sa culture, sa simplicité érudite, la modestie avec laquelle elle faisait prévaloir sa pertinence, tout en elle suscitait le respect et l'affection. Je l'aimais. Je l'admirais. Elle me manque déjà. Elle a formé pour lui succéder des esprits de qualité. Ce n'est pas leur faire injure que d'estimer Jacqueline irremplaçable. »

### Hommage à Jacqueline Lévi-Valensi

Il est probablement dans la nature du génie de susciter des héritiers spirituels dignes de lui. C'est souvent ce que je me suis dit en entendant Jacqueline Lévi-Valensi parler de Camus, en la voyant organiser l'interprétation et le culte et en m'émerveillant de la précision de son savoir et de la pertinence de ses jugements. Cette femme si douce, si enjouée dans l'indulgence, si compréhensive dans la protection, pouvait manifester une vigilance autoritaire dès que l'on manquait à ses yeux de rigueur, même si le prétexte en était l'amour parfois idolâtre de son héros. *Ce que vous affirmez manque de sources*, disait-elle devant certains écrits, parfois devant les miens. Et non contente d'en déplorer l'absence, elle brandissait son érudition. Je lui ai dit un jour que Camus avait bien de la chance avec elle. Elle m'a répondu : *je ne sais pas, peut-être, mais il le mérite.*

Jacqueline pouvait dire ce que faisait, pensait et écrivait Camus à n'importe quel moment de son existence. Mais elle gardait une distance prudente et comme faite de respect. Elle ne s'identifiait pas. Elle ne jouait pas aux veuves dites abusives. Elle ne prétendait même pas détenir une vérité camusienne supérieure à celle des autres. Je me souviens d'un colloque auquel nous participions, à Montauban, Jacqueline, Roger Grenier et moi-même et Roger, qui savait tout, avait pourtant l'air de parler sous contrôle et il interrogeait du regard Jacqueline à propos d'une impression, d'une référence ou d'une date. Nous avons été aussi ensemble à Jérusalem.

Elle se sentait comme responsable de *ce* qui pouvait être dit à propos de tous les moments conflictuels que Camus a vécus ou suscités. La dispute ressassée avec Sartre, le mot sur sa mère et la justice à Stockholm, lors du Prix Nobel, ses condamnations de la violence et sa prétendue autocritique dans « *La Chute* ». Toutes les interventions correctrices de Jacqueline étaient en même temps infiniment généreuses.

D'autres seront mieux placés que moi pour dire ce que le présent bulletin lui doit, mais comme lecteur, je suis rempli de gratitude. J'avais l'impression de tout savoir grâce à elle, de la manière dont le monde palpait dans le souvenir de Camus.

Jean Daniel



**Agnès Spiquel**  
**Présidente**

**Un professeur de vie**

C'est à la faculté des Lettres d'Amiens que j'ai rencontré Jacqueline.

Elle était l'âme de la maison. Quiconque voulait la voir, montant à son bureau ou l'arrêtant dans un couloir, avait la certitude qu'il la rencontrerait vraiment : même si elle était pressée, elle prenait le temps. D'emblée, la personne rencontrée, quel que fût son statut, était importante à ses yeux et elle le lui manifestait. Tous les lieux où elle passait étaient habités par sa présence.

C'était une enseignante passionnée et passionnante, qui a ouvert les chemins de la littérature à des générations d'étudiants. Nous avons souvent fait passer des oraux ou soutenir des mémoires ensemble : elle savait communiquer son amour des oeuvres et inviter les étudiants à un rapport personnel aux textes qu'ils commentaient. Elle avait une manière unique d'allier indulgence et exigence, qui permettait à l'étudiant de progresser. Elle savait mettre les gens en route.

Elle avait la même attitude hors de la relation pédagogique. Elle mettait une intuition très sûre, qui lui faisait deviner les êtres, au service d'une bienveillance inlassable ; je n'ai jamais vu quelqu'un de moins blessant qu'elle. Choissant toujours *de* regarder en l'autre *ce* qu'il avait de meilleur, ne désespérant jamais de quelqu'un, elle incitait à donner le meilleur de soi-même : en face de Jacqueline, on oubliait les chemins de mesquinerie ; elle avait la générosité contagieuse.

Nous avons beaucoup travaillé ensemble, pour l'antenne universitaire de Beauvais, puis à Amiens, et aussi pour Camus. Elle m'a donné confiance en moi ; elle m'a aplani la route, en intervenant au bon moment, discrètement, comme si tout cela était naturel. Jacqueline n'avait pas le bienfait écrasant ; elle n'exigeait pas la reconnaissance, s'émerveillant au contraire des liens qui se tissaient. Son amitié est l'un des plus beaux cadeaux que m'ait faits l'existence.

Elle avait, au plus haut point, le don d'émerveillement, sachant savourer les bons moments et goûter les joies profondes, elle qui disait, quelques jours avant sa mort : « J'aurai eu une belle vie ». Elle a été pour moi un « professeur de vie » : après m'avoir appris à vivre, elle m'a, par son courage pendant les derniers mois, appris à mourir.

**Raymond Gay-Crosier**  
 Vice Président  
**Une vie et une amitié peu communes**

Camusiens pour ainsi dire de la première heure, nous nous sommes connus à travers nos publications dès le début de nos carrières universitaires. Les distances géographiques qui nous séparaient n'avaient aucune influence sur nos rapports strictement professionnels au départ, puis amicaux par la suite. Le remarquable parcours de Jacqueline n'a cessé de m'impressionner parce qu'elle a su le tenir libre de tout carriérisme, libre aussi des interminables mesquineries qui marquent trop souvent les rivalités dans l'arène universitaire. Dans ses écrits comme dans ses actions, on sentait tout de suite la double force motrice qui animait son travail de critique et ses relations humaines : une curiosité naturelle indissociable du don de soi-même. Il était donc tout naturel que, vers la fin de sa carrière, Jacqueline fût nommée doyen de la Faculté des Lettres de l'université *de* Picardie. J'ai eu l'occasion de la voir agir et réagir dans le travail plus souvent ingrat que glorieux qu'exige ce genre de poste administratif difficile. Là encore, aucune trace de superbe ni d'amertume mais un dévouement acharné et une discrétion bienveillante dont il était facile d'abuser. Notre amitié s'est consolidée en 1982, lorsque nous avons organisé ensemble et co-présidé la décade de Cerisy, le premier grand colloque international en France consacré à Albert Camus. C'est à cette occasion que fut fondée la Société des Études Camusiennes dont Jacqueline fut naturellement élue Présidente. Dans tous les sens du terme, elle sut donner dès le début le bon ton qui assura à la Société les qualités désirées : d'une part, l'ouverture d'esprit qui bannit l'esprit de clan, fût-il d'ordre théorique ou d'ordre politique; d'autre part, une orientation critique sérieuse ancrée dans la connaissance solide des textes et placée essentiellement au service de l'oeuvre de Camus. C'est dans ce sens qu'elle multiplia ses activités publiques destinées à diffuser la connaissance de l'oeuvre camusienne. Passant sans difficulté de la tribune professionnelle au grand public, elle organisa plusieurs colloques universitaires, participa sans hésitation à des entretiens de groupes privés et prit souvent la parole à la radio, à la télévision et dans la presse. Le monde n'eût pas pu trouver meilleur porte-parole de la cause camusienne, notamment à une époque où il était de mise, dans certains cercles un peu trop sûrs d'eux-mêmes, de déclarer Camus à jamais "philosophe pour classes terminales". À la longue, Jacqueline fut richement récompensée en voyant la popularité de Camus, bien acquise en France malgré les méchantes langues, universellement confirmée au moment du succès mondial du *Premier homme*. Elle le fut aussi au moment où on lui confia la direction de la nouvelle édition de la Pléiade des *Œuvres complètes* de Camus, travail qui est en cours mais qu'elle a organisé et lancé avec la compétence qu'on lui connaît.

Il suffit de lire ou de relire l'interview que Jacqueline a récemment accordée à *Maayan, Journal de la Communauté Juive Libérale et de NITSA*, pour la retrouver tout entière : dans sa curiosité d'enfant et d'adolescente qui a suscité celle du chercheur; dans sa disponibilité qui voit partout une ouverture là où d'autres ne perçoivent qu'un obstacle; dans sa bonté congénitale, enfin, si loin de la gentillesse plus souvent stratégique que réelle parce que dictée par la seule intelligence. C'est dire que sa noblesse était la vraie, celle du coeur.

**Maurice Weyembergh**  
Vice Président

**« Une sérénité bienfaisante »**

Comme la plupart des membres de la Société des Etudes camusiennes, je ne puis dissocier ses activités de la personnalité souriante de celle qui fut sa présidente depuis sa fondation. L'atmosphère d'amitié et de simplicité qui régnait durant nos réunions reflétait parfaitement la manière dont Jacqueline présidait nos débats. Les réunions d'ailleurs se prolongeaient par un déjeuner commun qui permettait de continuer les discussions et de retrouver ceux des membres avec lesquels nous étions les plus liés. Ici aussi la personnalité de Jacqueline conférait à ces repas une atmosphère particulière. Son ouverture au dialogue, qui n'excluait pas la fermeté sur quelques positions de base, apportait à ces réunions et à leurs prolongements une espèce de sérénité que je qualifierais de bienfaisante.

Je voudrais reprendre deux expressions qu'elle utilisait fréquemment et qui la décrivent assez bien. Elle aimait terminer ses lettres par l'expression «Avec ma fidèle amitié» et elle citait volontiers ce propos de Camus sur Roger Martin du Gard mais en l'appliquant à Camus lui-même : «Il aidait à vivre». J'ai toujours aimé ces deux expressions qui se rejoignent au plus profond de leur signification : que serait une amitié qui ne reposerait pas sur la fidélité et une vie à laquelle l'amitié n'apporterait pas son mieux vivre? L'amitié de Jacqueline, que l'on lisait dans son sourire, aidait à vivre.

J'aimerais évoquer quelques souvenirs de rencontres en des lieux divers mais qui restent essentiellement liés à son enseignement ou à Camus. J'en évoquerai trois : sa présence au colloque de Jérusalem, son discours lors de son éméritat et une visite que nous lui avons rendue à Amiens, Raymond et moi, lorsqu'elle était déjà malade.

«Albert Camus et la Méditerranée» était le thème du colloque de Jérusalem : de par son histoire ancienne et récente, le lieu même semblait devoir donner à nos propos une gravité inhabituelle. Lieu de rencontres et d'affrontements, il invitait à la méditation. Je me souviens que le soir de mon arrivée, le voyage, le dépaysement, le plaisir de retrouver les membres de tant de discussions communes, le repas partagé, les odeurs et les bruits inhabituels avaient fait fuir le sommeil, malgré l'heure fort tardive. En explorant les lieux où nous logions, j'ai fini par découvrir une immense terrasse sur laquelle deux dames de notre compagnie, Jacqueline et Agnès, étaient déjà installées, devisant à mi-voix dans l'obscurité adoucie par la luminosité et la transparence du ciel, goûtant la douceur de l'air et respirant ses parfums. Le dernier jour du colloque, Jacqueline me dit *combien* elle aimait la luminosité de l'endroit et combien il lui en coûtait, chaque fois qu'elle venait à Jérusalem, de quitter la ville. Je me souviens aussi qu'elle était infatigable et qu'elle veillait à ce que nous assistions à toutes les réunions qui entouraient le colloque.

J'ai eu le privilège d'assister à la séance d'hommage qui a marqué sa mise à la retraite. Je me souviens surtout du discours qu'elle y a tenu sur la profession qu'elle avait exercée pendant tant d'années. Elle y a redit son enthousiasme pour ce métier. Elle a rappelé combien le rôle de médiateur de la culture qui lui est attaché est essentiel et que seule la transmission, transmission critique, comme il se doit, de la tradition peut nous garder de la barbarie. Faut-il rappeler qu'elle avait fait l'expérience de cette barbarie?

Plus tard, Raymond et moi avons été la saluer à Amiens. Sa maladie la minait déjà, mais elle luttait contre elle et contre la fatigue grandissante qui l'accablait. Elle nous a reçus avec son sourire et son hospitalité coutumière, et nous avons travaillé sur des problèmes de la nouvelle édition. Raymond, qui ne voyage guère sans son appareil photographique, a eu la bonne idée de faire quelques photos qui conservent une trace matérielle de cette rencontre. Je pourrais évoquer d'autres souvenirs, le colloque de Gainesville, où beaucoup d'entre nous se sont rencontrés pour la première fois, celui de Cerisy-la-Salle ou celui de Keele en Angleterre, la thèse de doctorat d'un de *ses élèves* à laquelle *elle* m'avait invité *comme* membre du jury. Rien n'y fera pourtant, il faudra vivre avec son absence.

## Pierre Le Baut

Secrétaire de la S.E.C. et Rédacteur du Bulletin

### Une confiance totale.

Nos chemins s'étaient croisés à Alger, entre 1959 et 1965. L'Algérie et donc le Camus de Tipasa et des écrits sur l'Algérie nous étaient en partage intellectuel et affectif. Aussi lorsque Jacqueline Lévi-Valensi, au colloque de Strasbourg en décembre 1990, me demanda, au pied levé, de prendre en charge le secrétariat de la Société et d'assurer la rédaction et la réalisation du Bulletin, j'acceptai un peu à l'aveuglette, et je n'imaginait pas que j'en prenais pour près de 15 ans et pour 55 numéros.

A l'aveuglette, enfin, pas tout à fait, car, philosophe et théologien, j'étais également secrétaire de rédaction de la revue algéroise « *Cahiers religieux d'Afrique du nord* ». J'y avais publié en 1958 et 1959 deux articles de François Chavanes, dominicain, sur « *Albert Camus, la sainteté sans Dieu* » et un troisième en 1960, après la mort tragique d'Albert Camus, avec la photocopie d'une lettre dactylographiée d'A.C. datée du 27 février 1959, qui lui disait : « *J'ai été très touché par l'attention avec laquelle vous avez lu mes livres [ici un mot biffé et remplacé manuscritement par : et par la] loyauté intellectuelle avec laquelle vous avez discuté mes travaux. Je voulais vous en remercier bien simplement et vous dire que vos considérations m'ont aidé à mieux réfléchir sur un certain nombre de points* ».

En l'an 2000, sans nous être concertés, nous avons, Jacqueline et moi, l'un et l'autre, manifesté notre désir de passer la main à de plus jeunes. Appel resté sans écho. Un pacte moral nous lia : ne lâcher prise qu'ensemble, lorsqu'une nouvelle génération aurait pris la relève des deux fonctions : Présidence et secrétariat. Ce fut un bonheur que de travailler en pareille confiance. Non seulement il n'y avait pas la moindre divergence dans l'orientation et la rédaction du Bulletin, mais peu de mots nous suffisaient pour déterminer l'orientation de la recherche et la sélection des informations. Le courant passait.

Son amitié nous a été à tous précieuse, comme en témoignent les textes que l'on vient de lire. De longues pages sont encore à écrire. Il est rare que les Sociétés d'Amis d'Auteurs perdurent avec tant de vitalité et avec un tel accroissement / renouvellement de ses membres. Ceux des origines sont encore nombreux, et la Société accueille en moyenne de 20 à 30 nouveaux membres chaque année, venant de tous horizons : environ 400 membres dans 34 pays différents. Je suis certain que les études camusiennes connaîtront un renouveau d'attrait lors de la parution des Œuvres complètes en 4 volumes à la Pléiade, auxquelles Jacqueline a consacré ses dernières forces.

**Marie-Thérèse Blondeau**  
Trésorière  
**aux obsèques de Jacqueline**

Chère Jacqueline,  
Chère amie,

Comme vous aimiez à le dire ou à l'écrire.  
Je me ferai ici le porte-parole de la SEC pour vous redire notre chagrin et notre affection.  
Nous espérions tous, connaissant votre volonté, votre courage et votre amour de la vie que vous resteriez encore parmi nous quelque temps.

Où nous sommes-nous rencontrées ? Je crois bien que ce fut lors de la création de la SEC au dernier étage d'un vieil immeuble parisien. Depuis, pendant vingt ans, vous avez dirigé avec fermeté, passion, amitié cette société que nous aimons tous. Vous avez toujours été une présidente pleine de charme.

Nous nous souviendrons tous des colloques que vous avez organisés ou soutenus : Bruxelles, Amiens, Strasbourg, Beauvais, pour n'en citer que quelques-uns, et le dernier, au centre Pompidou, fin 2002, alors que vous étiez déjà souffrante. Vous avez fait preuve — comme toujours — d'un admirable courage pour participer aux débats, être des nôtres au restaurant alors que vous luttiez déjà.

Au nom de tous vos collaborateurs à la nouvelle édition de la Pléiade de l'oeuvre de Camus, je vous remercie pour l'immense travail que vous avez accompli au cours de ces deux dernières années, encourageant les uns ou les autres à poursuivre quand le doute nous prenait.

Vous ne verrez pas cette publication qui vous tenait tant à coeur, nous vous la dédions car vous avez toujours su nous soutenir d'une parole amicale et affectueuse, accompagnée de votre merveilleux sourire.

Chère amie, soyez assurée que ceux qui vous ont connue auront à coeur de faire savoir à votre petite fille Mina — mon rayon de soleil, m'avez-vous confié un jour — quelle femme extraordinairement humaine vous étiez.

Vous nous manquez déjà.

Vous nous manquerez toujours.

Que votre époux, Pierre, votre fils Emmanuel et tous vos proches soient assurés de notre affectueux soutien.

Au revoir, chère amie.

## **Fernande Bartfeld**

### **" L'admirable conjonction "**

Cette " admirable conjonction d'une personne, d'une action et d'une oeuvre " que Sartre avait reconnue en Camus se manifestait à l'évidence chez Jacqueline mais, pour moi, il s'agissait plutôt de la conjonction de l'amie et de l'universitaire. Je connus d'abord l'universitaire, dès 1982, à Cerisy, où je pus apprécier ses rares qualités : la rigueur des connaissances, l'enthousiasme dans la tâche entreprise et celui qui en était l'objet : Albert Camus. Et aussi la séduction, le charisme, comme on dit, qui ne permettait pas de séparer les qualités de l'universitaire de la personne même qui les incarnait.

Puis ce fut l'amie. Un jour, en fin d'après-midi, toujours à Cerisy, elle me dit : " Venez. Allons nous promener le long de la plage. " Ce qu'on fit. J'ai oublié le nom de la petite ville au bord de la Manche où se trouvait la plage en question mais nullement notre conversation. Tout en marchant dans le sable, elle se confia. Il ne lui était pas indifférent que j'habite en Israël et elle me dit pourquoi. Un souvenir personnel hantait sa pensée: celui où elle fut séparée à tout jamais des siens, un père, une mère, un grand frère.

Elle me raconta aussi le miracle qui la sauva, elle. Sa mère et celle d'une autre petite fille (de huit ans environ, comme elle) avaient réussi à convaincre un officier allemand de laisser partir les deux enfants. L'autre petite fille avait ses grands-parents à Paris. Après diverses pérégrinations, Jacqueline échoua chez un oncle et une tante qui l'élevèrent comme leur propre fille. J'ai rencontré cette tante, en 1986. Jacqueline l'entourait de mille marques d'affection. On se parla. La tante me confia que durant toute la première année de son séjour dans sa nouvelle famille, Jacqueline s'était murée dans le silence. Ce passé qui rejoint quelque part celui de tout survivant de la Shoah nous lia fortement.

J'eus l'occasion d'inviter Jacqueline à Jérusalem. Elle eut un rôle majeur lors du colloque qui s'y déroula en 1997: " Camus: parcours méditerranéens ". Elle fit souvent appel à moi et je pris part à différents projets camusiens qu'elle dirigeait. Puis, il y eut la maladie...

## Guy Basset

### Marginalia

Lorsque pour des raisons professionnelles et personnelles j'ai quitté en 2002 la fonction de trésorier de la Société des Études Camusiennes, que j'avais exercée depuis la création de la Société, appréciant la confiance totale que Jacqueline me faisait, celle-ci, avec une délicatesse qui la caractérise bien avait tenu publiquement à m'en remercier dans le bulletin et à souhaiter que je reste un membre actif de la société. J'en avais été très touché, n'étant moi-même ni du cercle des intimes, ni universitaire. De plus, alors que cela lui revenait en tant que Présidente de la Société, c'est à sa demande qu'en juillet dernier, j'ai salué la mémoire d'Edmond Charlot, resté toujours fidèle à Camus.

Lisant avec attention l'édition des chroniques de *Combat*, qui restera sa dernière pièce et une pièce majeure dans les études camusiennes, parue il y a un peu plus de deux ans, je m'étais permis d'y ajouter dans le bulletin une lecture originale visuelle et comptable sous forme de tableaux. A la mémoire de Jacqueline Levi-Valensi, je voudrais verser aujourd'hui une nouvelle pièce à ce dossier.

Le marché des autographes — marché peu surveillé et peu exploité actuellement — propose ces jours-ci une lettre ou un brouillon de lettre de Camus concernant la fin du journal *Combat*. Non datée, d'après le fac-similé reproduit, l'expert hésite à dater cette lettre de juin 1947.<sup>1</sup> En fait, faisant allusion au retour d'un séjour à la montagne, et Camus précisant qu'il a trouvé cette lettre au retour de ce séjour, il ne pourrait alors s'agir que de début 1947 ou de juillet 1947. Camus, en effet, effectue un séjour à Briançon du 17 janvier au 10 février 1947<sup>2</sup> et dès la publication de *La peste* en juin 1947 et sa rupture avec *Combat* il quitte Paris pour Le Panelier dont il ne reviendra que le 15 juillet.<sup>3</sup> On sait qu'au premier semestre 1947, à la suite du retrait de Pascal Pia, Camus assura pendant deux mois et demi la direction du journal pour tenter de le sortir de la crise. Camus faisant par ailleurs allusion à la crise financière du journal qui est patente dès janvier 1947 et à la nécessité pour *Combat* de trouver des abonnements, on peut douter de la date de juin 1947 et préférer une datation antérieure, début 1947. De plus, une des phrases biffées du fac-similé de la lettre précise : « je ne crois pas à l'utilité d'un nouveau parti ». On ne peut qu'y lire l'écho de l'éditorial que Camus consacre au journal le 22 avril : « *Combat*, si mes souvenirs sont bons n'a pas été créé pour être le journal d'un parti »,<sup>4</sup> et rappeler que cette discussion au journal a lieu sur fond de l'annonce à Strasbourg le 7 avril 1947 par le Général de Gaulle de la création du RPF.

Quoi qu'il en soit de cette question de datation, un des extraits reproduit dans le catalogue est intéressant par la ligne de conduite que Camus dessine à propos de *Combat* : « Je suis bien sûr cependant qu'il n'y a pas d'autre issue que l'exemple personnel, une réunion à la fois souple et rigide de bonnes volontés (souple dans l'articulation, chacune continuant sa vie, rigide dans la discipline acceptée. Il y a des choses qu'il faut d'abord s'interdire à soi-même avant de songer à les déconseiller aux autres) ». J'ai la faiblesse de penser que Jacqueline Lévi Valensi, qu'avec une pointe de tendresse Jean Grenier qualifiait le 11 octobre 1963 de « jeune, blonde, rose, ronde, mariée avec un professeur de la faculté de médecine »<sup>5</sup> d'Alger, se serait parfaitement retrouvée dans cette phrase de Camus.

---

<sup>1</sup> *Les autographes*, catalogue n°112, décembre 2004, Thierry Bodin, 45 rue de l'Abbé Grégoire, 75006 Paris.

<sup>2</sup> Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, Paris, Le Seuil, 1978, p.422-423.

<sup>3</sup> *Op. cit.* p.439.

<sup>4</sup> *Camus à Combat*, édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Levi-Valensi, Paris, Gallimard, 2002, *Cahiers Albert Camus* 8, p.661.

<sup>5</sup> Jean Grenier, *Carnets*, Paris, Seghers, 1991, p.372.

## Jeanyves Guérin

### Madame le doyen

Bien sûr, Jacqueline a écrit sur d'autres auteurs que Camus. Aragon, Nathalie Sarraute, Albert Memmi, récemment Jorge Semprun lui ont inspiré, qui un livre, qui des articles, mais c'est toujours à Camus qu'elle revenait et à Camus qu'elle était identifiée. C'est à elle qu'on doit l'essor des études camusiennes en France dans les années 1980 et 1990. D'autres diront avec plus de légitimité que moi l'importance de son apport. C'est de l'universitaire que je veux parler.

Jacqueline a longtemps été professeur(e). Elle avait le sentiment que ce statut lui donnait plus de devoirs que de droits. Les maîtres de conférences, les assistants, le collègue B, comme nous disons, n'ont jamais considéré qu'elle était *devenue* une hiérarque.

Elle s'est dévouée à la Faculté des Lettres. Être directeur d'UFR ou, comme on dit à Amiens, doyen, c'est passer une bonne partie de son temps en d'interminables réunions et en palabres inutiles, gérer la pénurie et les défaillances de l'intendance, apaiser des conflits, remplir des dossiers, toujours plus touffus et complexes, puis les défendre face à la présidence de l'Université et ensuite au ministère, consulter et écouter beaucoup, recevoir les collègues et les étudiants, plaider, expliquer inlassablement. Les chers collègues, surtout quand ils sont professeurs, se déchargent sur vous de ces tâches prosaïques et ne se gênent pas pour vous critiquer ensuite, surtout quand ils ne résident pas sur place, qu'ils viennent de Paris entre deux trains et ne songent qu'à y retrouver un poste. Eux, ils ont leur oeuvre à écrire.

Chaque fois qu'elle a été sollicitée, pour participer à un jury de thèse ou pour siéger au Comité national des universités, Jacqueline a répondu présente. Jamais on n'a fait appel en vain à son souci du bien commun.

Son dévouement républicain au service public, son souci de la démocratie, son sens des responsabilités, ses préoccupations éthiques en faisaient un personnage camusien, elle était à la fois Rieux, Tarrou et Grand.



## Hélène Rufat

### Une rencontre incomparable

Avec ces quelques lignes, mon intention est de rappeler avant tout les relations personnelles que Jacqueline Lévi-Valensi entretenait avec les "universitaires"; c'est-à-dire qu'il s'agira ici d'évoquer davantage sa personne que ses mérites professionnels. Si je fais ce choix c'est d'abord parce que je suis sûre que les hommages professionnels que son travail mérite auront lieu prochainement, et ensuite parce que c'est sans aucun doute sa personne qui nous manque le plus actuellement. Son décès m'a saisie, et je voudrais m'en expliquer dans l'espoir de partager cette affliction avec les autres camusiens qui, comme moi, l'ont relativement peu connue, mais beaucoup appréciée.

Nous savions bien que, depuis quelques temps, Jacqueline subissait les *conséquences* de sa maladie puisqu'elle nous l'avait elle-même expliqué. Malgré tout, et même en connaissant peu la présidente de la S.E.C., il était difficile que quelqu'un doutât de sa volonté, de sa force et de son dynamisme. Aussi, "tout simplement", les projets attendaient-ils, et espéraient-ils, son rétablissement... J'avoue que je ne suis pas douée pour prévoir l'évolution des maladies dont souffrent les personnes qui me sont chères; ma surprise et ma tristesse en sont d'autant plus grandes.

Dans le cas de Jacqueline Lévi-Valensi, si elle m'était chère c'était surtout pour ce que j'appellerais sa "grande générosité d'esprit" associée à une douceur et à une gentillesse sans pareilles. En effet, il ne s'agit pas seulement d'une générosité intellectuelle: sa disponibilité (et son intérêt sincère) pour aider, concilier, soutenir, défendre, échanger des points de vue, commenter, corriger —s'il le fallait—, était sans limites, de même que sa reconnaissance pour le moindre geste envers sa personne. Pour ma part, je n'ai encore jamais rencontré, dans le milieu universitaire, une autre personne qui pourrait lui être comparée.

Pour faire revivre un tant soit peu le plaisir que l'on avait à rencontrer Jacqueline Lévi-Valensi, je ne trouve rien de mieux que de raconter quelques moments que j'ai eu le privilège de partager avec elle (tout comme d'autres camusiens): sa franchise et sa spontanéité étaient, au premier abord, le plus surprenant. Bien entendu, avant la première rencontre personnelle, je connaissais déjà certains de ses articles portant sur l'oeuvre d'Albert Camus. Dans ces circonstances, on se crée forcément une image (souvent éloignée de la réalité, j'en conviens) des spécialistes dont on lit les travaux; et de ce fait, il est parfois difficile de comprendre la modestie tout humaine des chercheurs qui ont réellement marqué les études d'un domaine spécifique. Or, au cours de ce premier colloque camusien auquel je participais, Jacqueline Lévi-Valensi s'est tout simplement présentée à moi, lors d'une pause, en s'intéressant à mon sujet de recherche! Rien n'est moins habituel chez les universitaires! Voyant, je suppose, mon étonnement, elle a "renchéri" en m'indiquant deux références bibliographiques (qui m'ont effectivement été fort utiles)... mais je n'avais absolument rien demandé! Je présume que d'autres jeunes chercheurs ont vécu des scènes semblables. Pour ma part, je n'ai pas su, à ce moment-là, comment la remercier, et pendant longtemps, ce comportement est resté pour moi une énigme.

Les rencontres successives, au cours des colloques ultérieurs (et de quelques réunions de la SEC), m'ont peu à peu fait comprendre, et apprécier, cette personnalité exceptionnelle. En effet, au terme de chacune de ces activités camusiennes, je constatais que l'ambiance y était à la fois bien plus chaleureuse et passionnante (voire passionnelle, souvent) que dans les autres rencontres universitaires. On pourrait croire que ce mérite revient à l'ensemble des personnes qui travaillent et s'intéressent à l'oeuvre camusienne, et sans doute le fait d'être camusien répond-il, entre autre, à une certaine manière de penser. Néanmoins, force nous est de reconnaître que la présence de Jacqueline contribuait tout spécialement à fomentier une bonne entente: elle savait tout à la fois concilier les points de vue, apporter des précisions d'experte et présenter de nouvelles voies de recherche. En tant que philologue d'exception,

elle faisait en sorte que les joies de la lecture des textes camusiens ne se tarissent jamais puisque de nouvelles nuances d'interprétation (nécessairement bien argumentées) étaient toujours possibles. Ainsi, avec ses présentations qui étaient en même temps rigoureuses, pleines de force et de douceur, l'on vivait à chaque fois le plaisir de cette (re)découverte.

Bien sûr, nous pourrions suivre et poursuivre ce modèle de travail, et nous pouvons essayer entre tous d'être à sa hauteur,... mais sa présence nous manquera et nous manque déjà. Encourager et soutenir, comme elle le faisait, les différentes recherches camusiennes requiert d'une force de caractère et d'une qualité intellectuelle difficiles à égaler. Elle reconnaissait à sa juste mesure le travail des jeunes chercheurs (et toujours celui de ses collègues), et je crois que nous sommes nombreux à lui devoir cette reconnaissance qui assurait notre entrée dans le « domaine camusien », tout en nous donnant une confiance ferme qui nous permettait de poursuivre nos recherches.

Nous ne pouvons plus la remercier, mais nous pouvons faire savoir et faire connaître combien elle nous a appris. C'est en tout cas cette gratitude que je voulais transmettre ici, pour compenser aussi, en partie, la tristesse de sa perte.

## Nina Sjursen

### Les progrès de nos petits-enfants...

"L'homme de lumière", voilà le titre qu'André Rousseaux a choisi pour son hommage à Albert Camus paru dans "La Table ronde" en 1966 (1). Il ouvre son texte ainsi : "Par la mort d'Albert Camus, une lumière s'est éteinte dans nos ténèbres". Il me semble qu'on pourrait également attribuer cette belle image à Jacqueline Lévi Valensi, tant elle rayonnait de lumière et de chaleur.

J'ai rencontré Jacqueline pour la première fois en juin 1982 à Cerisy-la-Salle au célèbre colloque intitulé *Albert Camus: oeuvre fermée, oeuvre ouverte?*, qu'elle dirigeait avec Raymond Gay-Crosier. Comme on le sait, c'est là, à Cérisy, que la Société des Etudes Camusiennes a été fondée, avec comme présidente Jacqueline Lévi-Valensi, *évidemment*. Depuis, j'ai admiré son érudition et son travail de chercheuse pertinente, mais aussi sa gentillesse, qu'elle combinait avec une autorité naturelle.

Dix ans plus tard, j'ai proposé à notre Département d'Etudes Classiques et Romanes de l'Université d'Oslo de célébrer l'anniversaire des 50 ans de la parution de *L'Etranger* et du *Mythe de Sisyphe* en faisant venir à Oslo l'exposition DU DERNIER MOT AU PREMIER HOMME réalisée par l'association "Confluences". Pour souligner cette célébration de Camus, nous avons invité Jacqueline à venir donner quelques conférences à Oslo et à Bergen dans le cadre de notre séminaire "Recherches sur le roman". Jacqueline a tout de suite accepté de venir et elle s'est montrée la conférencière invitée idéale. Elle a séjourné trois jours à Oslo, et il va sans dire qu'elle a suscité beaucoup d'enthousiasme parmi mes collègues, mes étudiants et au Centre culturel français avec ses conférences sur "Le théâtre de Camus", "Camus romancier" et "Recherches sur le roman". En plus, j'ai été enchantée d'avoir eu l'occasion de rendre à Jacqueline un peu de l'hospitalité qu'elle m'avait offerte à plusieurs reprises à Amiens.

Deux ans plus tard, en septembre 1994, Jacqueline a elle-même confirmé qu'elle se plaisait à Oslo en acceptant, avec d'autres camusiens (Raymond Gay-Crosier, Albert Mingelgrün et Michael Kohlhauer) et une soixantaine de chercheurs venant de monde *entier*, de venir une deuxième fois chez nous pour participer à un colloque international intitulé "Point de rencontre : le roman", et organisé par mon département d'Etudes Classiques et Romanes. Ainsi, le profil du colloque, le roman comme point de rencontre d'individus, de culture et d'ideologies, a suscité, sur le plan individuel aussi, de nombreuses rencontres fructueuses au cours des trois jours de travail, de repas et de sightseeing [tourisme].

Pour terminer j'ajouterai que les dernières années mon affection pour Jacqueline s'est développée par le fait que Jacqueline et moi avons partagé le très grand bonheur de devenir grand-mère. Son fils lui a donné une petite fille et ma fille m'a donné un petit garçon. Les colloques récents nous ont donc offert le plaisir d'échanger les progrès admirables de nos petits-enfants.

## Hiroki Toura

Professeur à l'Université Kwansei Gakuin (Nishinomiya, Japon)  
Ancien étudiant de Madame Jacqueline Lévi-Valensi

### La Directrice de thèse.

J'ai fait mes études à Amiens, sous la direction de Madame Jacqueline Lévi-Valensi, de 1985 à 1989. Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, je lui ai dit : « Vous n'avez pas de chance ; je suis un japonais paresseux. » Elle a ri. Cela est resté, par la suite, une des plaisanteries préférées entre nous.

Elle avait plusieurs étudiants étrangers à l'époque. Trois d'entre eux ont soutenu leur thèse sur Camus : une Hongroise, Kati, qui travaille maintenant au service international de l'Université de Picardie Jules Verne, un Irakien, Hamod, qui est revenu en Irak après sa soutenance et dont on ne sait, malheureusement, ce qu'il est devenu, et moi.

Kati m'a proposé, il y a quelques jours, avec beaucoup de gentillesse, d'inscrire nos trois noms sur le bouquet de fleurs qu'elle allait déposer aux obsèques de Madame Lévi-Valensi. J'ai aimé cette idée, car elle exprime bien l'ouverture de son esprit et son sens cosmopolite.

Madame Lévi-Valensi aimait les chats. Elle en avait un qui s'appelait Teddy. Un jour, il avait disparu. Elle s'inquiétait beaucoup. Elle m'a dit que je ne comprendrais jamais sa tristesse. Mais si ! J'avais moi-même une chatte, au Japon. Elle avait disparu juste quelques jours auparavant. Ma mère avait pleuré au téléphone. Je lui ai rapporté ce fait et cela semble l'avoir un peu consolée.

Heureusement Teddy a été retrouvé par un de ses collègues. Comme elle s'en est réjoui ! Longtemps — peut-être une dizaine d'années — après, j'étais dans son salon. Un chat est entré. Je l'ai appelé « Teddy ! » Tout rond et noir, il lui ressemblait tant ! Mais ce n'était pas lui. Teddy était mort, il y avait de cela quelques années. C'était un chat que son fils avait adopté. « Comment s'appelle-t-il ? », lui ai-je demandé. Elle m'a dit un peu timidement : « Vous allez rire. Il s'appelle ... Shogun. »

Ce n'était pas elle qui l'avait nommé ainsi ; c'était son fils. Mais elle aimait le Japon et sa culture. Je me souviens bien de la peinture qu'elle avait dans son salon. C'était une peinture japonaise — ukiyoe — qui représentait une pêche à la baleine. Je lui ai demandé où elle l'avait achetée. Elle m'a répondu : « A Alger ! »

Je lui ai proposé il y a quelques années, de venir au Japon sur l'invitation de l'université où je travaille. Elle m'a répondu qu'elle aurait accepté l'invitation avec plaisir dix ans plus tôt, mais qu'elle était trop âgée pour faire un si grand voyage. Je le regrette encore ; j'aurais voulu lui montrer Kyoto, l'ancienne capitale du Japon, qui n'est pas très loin de là où je vis.

Le jour de ma soutenance — en octobre 2001 —, elle a répété à un de ses collègues notre fameuse plaisanterie : « Il a dit quand je l'ai rencontré pour la première fois : "Vous n'avez pas de chance. Je suis un japonais paresseux." » Et elle a ajouté : « Je me suis dit alors que c'était un étudiant fait pour moi ! » J'ai ri, mais j'ai aussi failli pleurer. Elle a toujours été comme cela : pleine de bonté et d'humour.

Le lendemain de ma soutenance, je suis allé la voir, chez elle. Elle était dans son jardin, avec son mari. Elle m'a serré la main, m'a félicité et m'a dit : « Je suis fière de vous. » Je me suis soudain rendu compte que c'était les mots que, depuis longtemps, je désirais le plus entendre dire par quelqu'un. Cela a été la plus belle récompense de mon travail.

Au moment de la quitter – je ne savais pas que cela devait être ma dernière rencontre avec elle —, je lui ai dit : « Je voudrais faire publier ma thèse en France. Vous ne pouvez pas vous débarrasser de moi si facilement. J'ai encore besoin de vous. » Elle a ri et m'a dit : « Vous avez raison. » Mon souhait a été exaucé. Ma thèse a été publiée par une maison d'édition que m'a présentée Madame Lévi-Valensi.

Je voudrais lui exprimer, de tout mon coeur, mes remerciements. Elle a eu le courage et la patience de diriger un Japonais paresseux, qui ne savait même pas parler le français correctement. Elle l'a aidé et encouragé à mener son travail jusqu'au bout. S'il y a quelque chose de valable dans ses recherches, c'est à elle qu'il le doit.

Mais je voudrais aussi lui dire, avec Kati, Hamod et beaucoup d'autres : « Nous sommes fiers d'avoir fait nos études sous votre direction. Vous avez été un professeur "fait" pour nous. Vous ne pouvez pas vous débarrasser de nous. Vous ne pourrez jamais vous débarrasser de nous. Nous avons encore besoin de vous. »

\* \*

\*

## Virginie Lupo

### Un exemple

Voilà plusieurs fois que je prends ma plume pour saluer la mémoire de celle qui fut, entre autre, ma directrice de thèse. Mais pas seulement. Il m'aurait été plus facile de l'évoquer si elle n'avait été que cela, une « simple » directrice de thèse. Mais la relation que nous nouâmes depuis notre première rencontre ne se réduisait pas qu'à cela. Nos échanges étaient faits d'admiration (de ma part), d'amitié, de fidélité, de confiance...

Lorsque je lui fus présentée en 1995 au colloque Albert Camus philosophe, à Nice, je n'étais qu'une jeune étudiante en maîtrise. Bien sûr, je la « connaissais », je l'avais lue et j'osais à peine lui adresser la parole tant j'étais impressionnée. Mais dès cette première rencontre, je fus étonnée par sa disponibilité et par sa gentillesse. « *Je suis heureuse de constater que la recherche camusienne séduit toujours les jeunes générations* », me dit-elle avec un charmant sourire. Ce fut quasiment tout — j'étais trop intimidée pour pousser plus avant la conversation.

L'année suivante, à ma soutenance de DEA, Mme Amiot se proposa d'être l'intermédiaire entre Jacqueline et moi pour une éventuelle direction de thèse. Encore une fois, je n'osais y croire, puis un appel téléphonique un samedi matin m'annonça qu'elle acceptait de suivre mon travail. Depuis ce jour-là, notre relation ne connut aucune interruption.

La thèse terminée, notre relation a légèrement évolué ; je n'étais plus « son » étudiante mais je continuais à recevoir ses conseils de manière attentive.

Chacune de ses lettres était un cadeau : elle s'y excusait lorsqu'elle avait mis plus de temps que prévu à répondre, elle me parlait d'elle, de sa famille. Ses lettres étaient toujours pleines de tendresse et de gentillesse. Elle me remerciait de ma fidélité, elle me conseillait sur mon parcours universitaire, sur ma vie. J'essayais de suivre ses conseils, je voulais qu'elle soit fière de moi...

Elle me répétait souvent que je « fonctionnais » trop à l'émotion ; lorsque je me plaignais d'un programme d'agrégation avec des auteurs que je n'aimais pas, elle riait et me disait : « *Virginie, c'est bien, il faut avancer avec le coeur, mais il faut savoir en faire abstraction pour les concours par exemple !* » Je pense souvent à cette injonction lorsque je dois me mettre au travail sur un auteur ou que je dois accomplir une activité que je « n'aime pas »...

Il y a quelques mois, je lui annonçai la naissance future de mon fils. Elle me dit sa joie de me savoir bientôt maman. « *C'est un tel bonheur ! je suis vraiment heureuse pour vous que vous le connaissiez...* », m'écrivit-elle. Ce fut sa dernière lettre. Je la relis souvent et je regrette qu'elle ne puisse voir Aurélien, prénom qui lui était cher...

Je me rends compte qu'en voulant parler d'elle, j'ai beaucoup — trop — parlé de moi. Mais peut-être était-ce plus facile, notamment à cause de cette pudeur chère également à Camus. Ce qui est certain c'est qu'elle me manque et que ses conseils me serviront toujours de guide...